

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

BEETHOVEN

HAYDN

CHRIST. COLOMB

JACQUES CARTIER

LES

BEAUX-ARTS

JOURNAL LITTÉRAIRE

DES ARTS, DES SCIENCES, DE L'INDUSTRIE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.

VOL. 1.

MONTREAL, le 1^{er} DECEMBRE 1863.

N^o 9.

SOMMAIRE. — *Théodosie*, nouvelle. — La Société Numismatique de Montréal. — Bibliographie Canadienne. — L'Organiste (suite). — Musique: *Chœur de Soldats*, de la Cantate de Sabatier. — Poésie: *Le jour de la première communion*. — Vie anecdotique de Paganini (suite). — Un peu de tout. — Adresses des Professeurs de musique, et Cartes d'affaires.

THEODOSIE.

NOUVELLE.

Le soleil, après s'être montré quelques moments, vers midi, aux habitants d'une petite ville suédoise, au pied des *Doctrines*, avait disparu sous l'horizon: mais la nuit était sereine; la lune et les étoiles rendaient à la terre assez de clarté pour que l'on pût apercevoir au loin les montagnes blanches, et les bois noirs, et les rares maisons dispersées dans la campagne. Au milieu de ces solitudes glacées, les loups hurlent, cherchant leur proie, et, sur l'épaisse litière des étables bien closes, les génisses se serraient contre les flancs de leurs mères.

La maison la plus apparente de la ville avait encore une fenêtre éclairée, quoique l'horloge eût sonné minuit. A travers le double châssis vitré perçait une faible lumière. Dans cette chambre, en effet, le soleil n'avait pas pénétré, mais la mort y était descendue; elle avait frappé une jeune fille de seize ans. Auprès de la couche funèbre, la mère veillait et pleurait.

Bonne Ulrique, celle qui venait de vous quitter était toute votre consolation et votre espérance sur la terre: comment ne l'auriez-vous pas pleurée amèrement, cette douce Théodosie, à laquelle le bienheureux Adolphe, votre mari, avait donné ce nom, parceque ce gage longtemps désiré, ce gage unique de votre amour, avait été pour vous et pour lui un don du Seigneur?

Et voilà qu'elle est retournée à celui qui l'avait donnée; elle a rejoint dans le ciel son père terrestre, et vous restez seule ici-bas.

Les yeux fixés sur la pâle figure, dans ces premiers moments où la mort ressemble souvent au sommeil, Ulrique ne pouvait croire encore à son malheur, et répétait, avec une vague espérance, les touchantes paroles du Sauveur chez Jairus: « Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Puis la vérité fatale reparaisait dans sa pleine évidence, et Ulrique s'écriait, oppres-

LE POUSSIN

DU DIAZZO

VAN DICK

RAFAEL

ALBERT DÜRER

GUTTENBERG

ARCHIMEDE

CUVIER

GALVANI

VOLTA

ON S'ABONNE
AU MAGASIN DE MUSIQUE DE
BOUCHER & MANSEAU
131 rue Notre-Dame
MONTREAL

sée par les sanglots :

— Oui, c'est le sommeil, mais le sommeil éternel, et Jésus n'est pas là pour ressusciter mon enfant !

La mère avait veillé six jours et six nuits sans fermer les yeux, et même, après que Théodosie eut rendu le dernier soupir, elle avait voulu être seule, et ses deux fidèles servantes dormaient dans une chambre voisine.

Exaltée par la douleur et accablée de fatigue, Ulrique rêvait sans dormir, ses idées flottaient au hasard, sans ordre et sans suite, elle oubliait le temps et le lieu ; une seule pensée lui restait claire et présente, celle de son irréparable malheur. A ce moment, elle eut une vision que nous rapporterons fidèlement, d'après elle-même, en lui laissant toute la responsabilité du récit. Une chose est certaine, c'est que la pauvre mère croyait à sa vision, et, quelle que pût être l'opinion de ceux à qui elle en a fait confidence, nul n'aurait voulu contester avec elle ; tel qu'il la croyait sous l'empire d'une illusion était forcé de reconnaître que son rêve était la démonstration la plus vive d'une grande vérité, c'est que DIEU FAIT BIEN CE QU'IL FAIT.

A la lueur de la lampe expirante, une figure aimable et douce parut au chevet du lit funèbre : c'était comme un ange, comme une autre Théodosie, mais ses cheveux étaient blancs, sa taille plus svelte encore ; ses yeux brillaient d'un éclat divin.

— Que ton sourire est paisible, heureuse enfant ! dit le Songe en se penchant sur elle. Assurément, des lieux que tu habites, tu vois ce que tes yeux mortels ne voyaient pas ; tu parcours en esprit le jardin de la vie, et tu sais désormais de quels malheurs la mort t'a préservée. Je les ferai connaître à ta mère, et, lorsqu'elle aura vu de ses yeux et entendu de ses oreilles ce qui devait t'arriver ici-bas, si elle persiste dans ses regrets et redemande encore à Dieu son enfant, eh bien ! le souffle de la vie viendra gonfler de nouveau ta poitrine, tes mains jointes s'ouvriront, tes lèvres closes retrouveront leur langage. Oui, Ulrique, je vous le déclare, Théodosie revivra ; mais songez-y bien, vous alliez contempler l'irrévocable avenir que la mort seule était capable d'arrêter, et votre prévoyance n'y pourra changer rien, car, aussitôt que votre vœu sera exaucé et que vous presserez dans vos bras Théodosie vivante, vous oublierez absolument tout ce que vous aurez vu et entendu, vous n'en aurez ni souvenir ni pressentiment, et vous vivrez avec votre enfant comme si la maladie et la mort ne l'avaient pas visitée.

Après avoir ainsi parlé, le Songe fit quelques pas en arrière, et disparut par degrés dans une ombre flottante. Ulrique le cherchait encore des yeux dans cette vapeur, lorsqu'elle vit se dessiner au loin les clochers et les édifices d'une grande ville, éclairée par le soleil matinal. Les objets se rapprochaient par degrés, enfin la perspective disparut derrière des maisons qui semblaient passer à droite et à gauche : il se fesait une grande rumeur, formée de mille bruits divers, et tout à coup :

— Maman, nous arrivons ! s'écria Théodosie, assise avec sa mère et d'autres voyageurs dans une assez grande voiture. Voilà Stockholm !

A ce nom, Ulrique vit apparaître soudain ce qu'elle avait souvent rêvé en d'autres temps : les travaux studieux, les brillants plaisirs pour sa fille, et pour elle-même tous les devoirs imposés à la vigilance maternelle dans une situation plus difficile. Mais, sous sa garde attentive, Théodosie allait acquérir, avec la connaissance du monde, des talents qui développeraient son esprit et son cœur, et fixeraient un jour sur elle le choix d'un homme de mérite, que son Adolphe eût accepté pour gendre avec une pleine sécurité.

Une ombre nouvelle se répandit sur les objets divers qui s'étaient offerts aux yeux de la mère, en même temps que son cœur se livrait à ces flâteuses pensées, et du sein des vapeurs une nouvelle scène sortit...

— Etait-ce donc là ce qui les attendait dans la brillante capitale ? Tandis que dans le fond de la chambre Théodosie touche du clavecin, et

vocalise, et file des sons d'une beauté ravissante, Ulrique voit passer dans la rue convois sur convois. Une affreuse épidémie ravage Stockholm. L'air morne des passants, les boutiques fermées, attestent la grandeur de la calamité publique. La mère détourne la vue avec angoisse de ce lugubre tableau. Et quelle est, dans ce lit de douleur, cette personne couchée ? L'appartement est sombre ; mais Ulrique n'a pas besoin de regarder la malade au visage : elle sent bien que c'est elle-même qui est la gisante, et, si elle en doutait, Théodosie en pleurs, Théodosie qui reçoit ses derniers adieux, le lui dirait trop clairement.

— Voilà donc, ô ma mère, ce que nous sommes venues chercher à Stockholm ! Vous me quittez au moment où j'avais le plus grand besoin de vous !

La pieuse main de l'enfant fermait les yeux de la mère, et lui rendait les derniers devoirs, mais la vision épargna ces détails à l'infortunée, qui ressentait jusque dans le sein de la mort les tourments de l'inquiétude maternelle. Tout ce noir tableau disparut soudain dans les flots d'une étincelante lumière.

Ce brillant salon, je le reconnais ! se dit Ulrique, éblouie par l'éclat des bougies, des toilettes et des bijoux. Nous y fûmes accueillies dès notre arrivée, par le comte et la comtesse. Je me vois encore à cette place, au moment où je leur présentai ma Théodosie. Théodosie ! Elle y paraît seule aujourd'hui. Hélas ! elle est encore en deuil, l'orpheline, et ce n'est pas sans contrainte qu'elle est venue dans cette fastueuse assemblée. Des larmes tremblent encore au bord de ses paupières. Avec quel empressement elle saisit l'occasion de se mettre à l'écart ! Laissez-la dans ce coin sombre, oubliez-la, par grâce ; le monde n'est pas fait pour elle... Nos amis l'environnent, la comtesse l'accable de prévenances ; mais elle ne peut sourire, elle ne peut oublier... Pitié pour elle !

Le bal commence. Oh ! elle ne dansera pas, non, elle ne dansera pas. Et cette foule qui tourbillonne, ce bruit confus de voix, de rires et d'instruments, lui font comme une solitude qu'elle est heureuse de retrouver.

Il a duré longtemps, ce plaisir tumultueux, et les danseuses lassées voudraient goûter un passe-temps plus tranquille. La comtesse le leur a promis. Elle s'approche en souriant de Théodosie et lui demande de se faire entendre... Se faire entendre !... Quoi donc, cette voix que la mère faisait cultiver avec une si jalouse tendresse, que sa Théodosie devait réserver pour un époux, pour le cercle de la famille, l'orpheline en deuil doit la faire entendre au milieu de cette grande assemblée ! Mais sa voix est si belle ! son talent si rare ! la soirée de la comtesse serait si agréablement coupée par ce gracieux intermède !

— D'ailleurs, ma chère, lui dit-elle, vous chanterez ce qu'il vous plaira, même la musique la plus sérieuse, du Mareello, du Palestrina, c'est là que vous triompherez !

Théodosie résistait toujours et demandait grâce avec instance.

— Il le faut, ma chère, dit la comtesse en la prenant par la main. Je l'ai promis, vous ne me ferez pas cet affront.

Et comme Ulrique entendait le langage du cœur aussi distinctement que celui des lèvres, elle entendit sa Théodosie dire elle-même :

— C'est une nécessité de mon emploi. Il faut que j'obéisse. Si tu me vois, ma mère, plains-moi, pardonne-moi !... Elle s'avance au clavecin, la tremblante jeune fille, menée comme en triomphe par la comtesse. Un inconnu prélude et se dispose à l'accompagner. A la vue de ce doux regard, triste et résigné, l'assemblée surprise se livre à un chuchotement général, auquel se mêlent quelques légers murmures. Théodosie chante, et ceux qui l'entourent et celle qui rêve sont bientôt maîtrisés par la plus vive émotion. C'est la voix d'un ange ! Ces accents ne sont pas de ce monde ! La pieuse douleur n'eut jamais d'expression si touchante !

Mais Théodosie plus troublée elle-même que ceux qui l'écoutent, saisie tout à coup d'une suffocation, s'interrompt brusquement pour éclater en douloureux sanglots. Il se fait dans l'assemblée un mouvement général ;

on se lève, on se presse : mais les bougies s'éteignent successivement ; une obscurité profonde envahit le salon de l'impitoyable comtesse ; et, de cette scène cruelle, il ne reste qu'une insupportable amertume dans le cœur de l'invisible témoin.

Oh ! qu'elle aime mieux, dans cette modeste chambre tendue de vert foncé, où se glisse discrètement la lumière du jour, pleurer, pleurer sans contrainte avec Théodosie ! car elle est seule maintenant, elle peut se livrer à la douleur en liberté. Et quand elle a longtemps pleuré, prié, rêvé, elle regarde à la pendule et fait un mouvement de surprise en courant au cordon de la sonnette. Elle y porte vivement la main.

Une femme de chambre amène deux petites filles ; une leçon commence. — Bon Dieu ! Théodosie institutrice chez la comtesse !... Il faut donc que l'on ait mal administré son patrimoine ! que des mains infidèles ou négligentes aient réduit l'orpheline à la pauvreté ! car ce qu'elle avait hérité de son père devait suffire à tous ses besoins et à son établissement.

A cette pensée, Ulrique versa de nouveau tant de larmes que sa vue en fut entièrement troublée. Elle entendait le bruit fatigant d'une leçon donnée à des élèves inappliquées ; elle entendait leurs voix chagrines, leurs petites résistances, et les exhortations lentes et douces de Théodosie pour amener à leur devoir ses élèves indociles.

— Et voilà trois ans que cela dure !

Ainsi soupira la jeune fille, quand elle put de nouveau respirer librement. Par la fenêtre, qu'elle ouvrit, elle jeta les yeux sur des campagnes sauvages ; le ciel était pourpre au couchant ; ses teintes mourantes se fondaient plus haut avec l'azur sombre où déjà scintillaient quelques étoiles.

— Ils sont là ! ils m'attendent ! Oh ! si je pouvais être auprès d'eux !

La nuit tombe ; nul rayon de lumière ne pénètre plus à travers les rideaux, et l'orpheline murmure des prières ardentes, qui passent par le cœur de la mère avant de monter dans le ciel. Sa prière est toujours que Dieu veuille abrégier son pèlerinage ; car la vie est pour elle un douloureux combat dont elle n'espère d'autre récompense que les palmes qui verdissent au delà du tombeau.

Mais une autre destinée vous attendait, Théodosie ; et, du sein de nouveaux nuages, vous paraissez aux yeux de votre mère en costume de fiancée. Vous voilà plus forte et plus belle ; le coloris de la joie anime votre visage. Vous êtes de celles que Dieu fit pour l'ornement et les hommages du monde. Vous souriez à vos atours, à votre beauté même, depuis que vous savez qu'elle est chère à l'homme que vous aimez. Et le voilà lui-même, celui qui fera le bonheur de votre vie, qui vous consolera de vos longues peines ; celui que votre mère aimera, parce qu'il adoucirait les fidèles regrets de la pauvre orpheline. Oh ! comme par avance Ulrique le bénit !

Il a l'air noble, la taille élégante, les manières simples et polies ; mais son habillement est celui des officiers de marine : pauvre Théodosie, encore des séparations cruelles ! Celles-ci du moins vous laisseront l'espérance.

Ah ! s'ils étaient au bout du monde, ceux qui nous ont laissés dans le deuil ! Si nous pouvions nous dire : « Un jour peut-être ils traverseront l'Océan pour venir à nous ! En attendant, le même soleil nous éclaire ; cent navires sont entre nous des messagers fidèles, et chaque mois nous apporte des preuves écrites de leur vie et de leur amour... » Oh ! s'ils vivaient encore, fussent-ils même être absents toujours !

Cependant voilà maintenant Théodosie seule dans sa modeste maison, seule avec une petite fille. Par la croisée ouverte on voit la mer. A la cloison, dans un cadre d'or, brille une image chérie. Ses yeux attentifs rencontrent sans doute ceux de la mère et de l'enfant, et tel est le regard du portrait, tel est sans doute le cœur de l'absent.

— Reviendra-t-il enfin, chère maman ? dit la petite fille caressante.

— Oui, mon Ulrique, je l'espère.

A continuer.

AVERTISSEMENT.

Le propriétaire des *Beaux-Arts* a le regret de n'avoir pu, jusques à présent, offrir à ses lecteurs une impression aussi parfaite qu'il aurait désiré la produire pour un journal dont le titre exigeait assurément un tirage exceptionnel. La perfection typographique qui est si remarquable chez nos voisins, nous faisant un devoir de rivaliser avec eux, le propriétaire des *Beaux-Arts* a fait l'acquisition d'une excellente presse afin de produire une impression irréprochable. Nous répondons ainsi aux encouragements que nous avons constamment reçus de la part des personnes qui ont bien voulu prendre notre modeste feuille.

Le numéro que nous faisons sortir aujourd'hui répondra sans aucun doute aux vœux que quelques personnes nous avaient exprimés avec bienveillance concernant les améliorations à apporter à l'impression du journal.

Aussi espérons-nous que nos efforts engageront les abonnés à nous remettre le *DOLLAR* qui, placé dans notre petite caisse, nous méritera, de la part du propriétaire, une vive reconnaissance, et, de plus, le fera rentrer en même temps dans les déboursés qu'il a fait pour l'achat de cette presse.

Boucher & Manseau, agents.

Nous donnons aujourd'hui le *Chœur de Soldats* de la cantate de M. W. Sabatier. Ce morceau se recommande de lui-même.

Comme l'étendue de morceau nous a obligé de le faire paraître séparément, nous en avons fait un tirage spécial afin de satisfaire aux demandes qui nous en ont déjà été faites.

Ne voulant rien faire perdre à ceux de nos abonnés qui ne cultivent pas la musique, nous commençons dans ce numéro, et à titre de supplément, une charmante nouvelle intitulée *Théodosie* ; nous espérons ne pas nous en tenir là pour les améliorations que nous voulons apporter au *Journal des Beaux-Arts*.

LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE

DE MONTRÉAL.

La septième séance de la société numismatique de Montréal eut lieu mardi, le 3 novembre dernier, chez M. James Rattray, 134, rue Notre-Dame.

Alex^r Brown, éc. r., présente à la société, par l'entremise de M. J. L. Bronsdon, une magnifique médaille de Châteauguay, en argent, qui avait été décernée par la Reine Victoria à un guerrier sauvage, dont le nom est ainsi inscrit sur le bords de la médaille : « S. Arenhokth, Warrior ». M. Bagg présenta un médaillon, plusieurs pièces et quelques autres objets ; M. Rattray, un florin anglais, en argent, et MM. Latoir et Bouché, plusieurs pièces.

Sur proposition de M. J. L. Bronsdon secondé par M. Bagg, Alex^r Brown, éc. r., fut unanimement élu membre actif de la société.

Il fut décidé que l'élection des officiers pour l'année suivante et la présentation des différents rapports pour l'année écoulée se ferait à la prochaine séance, qui doit avoir lieu mardi, le premier décembre prochain.

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE.

Nous remarquons avec un sensible plaisir que les *produits intellectuels* de notre belle patrie, en un mot, que tout ce qui a un rapport quelconque indirecte que ce soit aux *quelques arpents de neige* du Canada, attire de plus en plus l'attention des virtuoses bibliophiles et collecteurs de toutes sortes.

A la vente, qui eut lieu à Montréal, ces jours derniers, de la bibliothèque de feu l'évêque protestant de Québec, (bibliothèque *singulièrement variée* pour un aussi grave personnage) les ouvrages canadiens sont à peu près les seuls qui aient rapportés des prix satisfaisants. On en pourra juger par les chiffres suivants : « *Canadian Scenery*, » 2 vol. publiés à Londres, \$ 7, 50 ; — Mackenzie's *Voyages* \$ 3, 00. — Bouchette's *Topography* \$ 3, 00 ; — Smith's *Canada*, 2 vol. \$ 2, 20 et \$ 3, 40 ; — *Five years residence in the Canadas*, by Talbot, \$ 1, 20 ; — Warburton's *Hochelaga*, édit. de Londres, \$ 1, 30, etc. etc. Les biographies canadiennes de Morgan ne rapportèrent que 60 centins, ce qui fit remarquer à l'encanement, que nos hommes publics étaient fort peu estimés de l'auditoire.

L'ORGANISTE.

III

Sainte. — Voyez page 46.

Si, aux conditions que nous venons d'énumérer, à la science du mécanisme qui le rend maître de son instrument, à la science de l'harmonie, de la fugue et du contre-point, qui le rend maître de ses propres inspirations, aux notions de la science liturgique qui lui révèle le style propre à chaque solennité; si, à tout cela, l'organiste joint une piété vraie et sincère, une foi vive, profonde, une vie irréprochable; un caractère personnel digne d'estime, alors il occupe le sommet de la hiérarchie de l'art musical; il prend les âmes mondaines par le côté sensible de l'art, et chrétien, il les transporte émus aux pieds des saints tabernacles; car, dit Suarez, l'homme est un être sensible, et tout signe sensible le touche profondément. Il n'y a aucun inconvénient, ajoute-t-il, à ce que le peuple soit entraîné par la délectation des sens... puisque cette délectation des sens est elle-même propre à exciter la dévotion de l'esprit. Quand donc l'organiste se fait l'interprète des textes sacrés, quand il les traduit en harmonies suaves, mâles, grandioses; quand ses mélodies sont le rejaillissement de sa prière intérieure; quand il s'empare tour à tour de la harpe du saint roi David, de la lyre lugubre de Jérémie, ou chante avec saint Jean l'Hosanna sans fin, c'est alors, comme nous l'avons dit, que l'art de l'organiste devient une véritable prédication, que ses fonctions sont revêtues d'un caractère en quelque sorte sacerdotal; c'est alors qu'en contemplant le colossal instrument, majestueusement assis sur les colonnes du grand portail, l'instrument architectural, faisant corps avec la basilique, le fidèle peut s'écrier: *Vivum Dei organum!* c'est là l'organisme aussi de la parole sainte; c'est là aussi une chaire de vérité, car l'enseignement qui en découle, pour passer par les sens, n'en arrive que plus sûrement à l'âme, et c'est ce que disait saint Augustin à l'audition de chants sacrés: *Ut per oblectamenta aurium, infirmior animus in affectum pietatis assurgat.*

Mais où le trouver parmi nous l'organiste dont je parle? L'organiste complet, l'organiste chrétien, où existe-t-il de nos jours? L'un a de l'imagination, mais le savoir lui manque; l'autre a de la science, mais une science nue et aride; un dernier est habile à faire valoir les ressources de son instrument, mais la science et l'imagination lui font défaut. Quant au reste, quant à ces mercenaires qui viennent faire balbutier à l'orgue les fades ritournelles et les refrains chantés au théâtre du Vaudeville, que dis-je! des concerts et des bals en plein vent!... Je m'arrête; je craindrais dans mon indignation de rencontrer quelqu'une de ces expressions que Choron savait trouver lorsqu'il voulait flétrir ces saltimbanques, ces histrions, qui font de la maison de Dieu une caverne de voleurs! Il faut plaindre les paroisses et les fabriques des rudes nécessités qui leur imposent l'obligation de confier en de pareilles mains l'instrument auguste chargé d'embellir nos cérémonies. Mais aussi, mais surtout, il faut admirer cette force inhérente à tout ce qui tient à la religion, en vertu de laquelle l'idée du culte chrétien se maintient, malgré ces profanations, pure et sainte dans l'esprit des populations. Autrefois des conditions sévères étaient exigées dans le choix d'un organiste. On voulait qu'il fût savant dans son art; la qualité d'honnête homme ne suffisait pas; il fallait qu'il fût chrétien, recommandable par ses bonnes mœurs: *bonis moribus praeditus*. Je ne suis même si, en quelques endroits, la qualité d'homme marié n'était pas un cas d'exclusion. D'autres temps ont amené d'autres coutumes.

Pourquoi les différents diocèses n'auraient-ils pas des écoles spéciales de musique religieuse, où l'on enseignerait, avec la grammaire, le plain-chant et l'orgue, et où les élèves seraient soustraits aux exhalaisons méphitiques du siècle?

Essayons de terminer par quelques détails sur les principaux organistes. Environ vers 1350, nous voyons apparaître l'aveugle Landino, étonnant organiste, couronné de lauriers par les mains du roi de Chypre, ainsi qu'on couronnait les poètes. Puis l'allemand Bernhard, à qui on a attribué fausse-

ment l'invention de la pédale; mais qui se distingua tellement comme fauteur, comme organiste, et de plus comme homme exemplaire, que la *Chronologia monasteriorum Germaniae* le qualifie ainsi: *Virum praesantissimum artis musicae, insigni pietate, nullaque castimonia.*

En même temps que Bernhard, brillait Squaccialupi, que l'on surnomma *Antonio degli organi*.

Si le buste de Squaccialupi n'existe plus, du moins l'inscription qui fut consacrée à sa mémoire par la ville de Florence subsiste encore. La voici: *Multum profecto debet musicae Antonio Squaccialupo organista, is enim ita gratiam conjunxit ut quartam sibi viderentur charites musicam adsevisse sororem. Florentia civitas grati animi officium rata ejus memoriam propagare ejus manus sepe mortales in dulcem admirationem adducebat civi suo monumentum donavit.* A continuer.

A UNE JEUNE FILLE,

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

Va recevoir Celui de qui tout bien dérive;
Enfant, que dans ton cœur, vase d'élection,
Il verse les parfums de cette foi naïve
La plus belle des fleurs de la sainte Sion!

Que sa divine main sur ta tête posée,
Courbant des longs rameaux de l'arbre de la croix,
En fasse dégouler la céleste rosée
Qui nous rend l'innocence une seconde fois!

Porte aux pieds des autels ta candeur angélique;
Les cœurs simples et vrais sont aimés du Seigneur;
Saint Jean, ce Pénélon du livre évangélique;
Ce frère de Jésus, était simple de cœur.

Crois-moi; ne cherche point à soulever le voile
Qui cache l'Éternel aux regards d'ici-bas;
Les rois mages suivaient la lueur d'une étoile
Sans savoir en quels lieux elle guidait leurs pas.

Adore avec respect cet auguste mystère;
Où nous voyons l'auteur des mondes et des cieus.
Se donner en pâture aux enfants de la terre
Et laver leurs erreurs dans son sang précieux.

Tu franchis aujourd'hui ces pleines du jeune âge
Dont l'herbe est si touffue et l'horizon si beau;
Colorant l'avenir des reflets d'un mirage,
Tu fais les premiers pas dans un sentier nouveau.

Que ce jour, Julia, le plus doux de la vie,
Te laisse un souvenir solennel et touchant,
Nul n'aura sa blancheur et sa paix infinie,
Nul ne sera plus pur de l'aurore au couchant.

Ce qu'on nomme bonheur en ce monde profane
De son charme divin ne saurait approcher;
Qu'importe les parfums de la fleur qui se fane
Et les splendeurs du lis qu'un souffle fait pencher?

Si tu veux que pour toi le sort soit sans orages,
Des plaisirs décevants éloigne-toi toujours;
Enfant, ne bâtis point sur nos tristes rivages
Le nid qui jusqu'au soir abritera tes jours.

Garde toi de placer tes fraîches espérances
Sur de fragiles biens, car tous s'en volent.
Songe que Dieu n'admet aux saintes récompenses
Que ceux dont la douleur a sillonné le front.

Protège l'orphelin; soulage la détresse;
Verse un baume pieux sur les cœurs abattus
Et travaille à la paix d'une longue vieillesse,
En voulant ta jeunesse au culte des vertus.

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

Suite. — Voyez page 61.
 Quelques anecdotes racontées par Paganini lui-même.

Plusieurs écrivains, dans des articles sur Paganini, ont avancé que cet artiste éminent avait reçu une éducation brillante, qu'il parlait et qu'il écrivait avec la plus grande facilité toutes les langues vivantes. Ceci est inexact. Paganini n'écrivait et ne parlait aucune autre langue que l'italien et l'anglais. Dans les dernières années qu'il a passées à Paris, il était parvenu à se faire comprendre en ajustant tant bien que mal quelques mots français les uns à la suite des autres. Il n'avait jamais pu s'astreindre à des études sérieuses de prononciation, et, chose bizarre, sa mémoire, qui était merveilleuse pour retenir les motifs ou les phrases musicales les plus compliquées, se refusait à conserver les mots des idiomes les plus simples. A l'étranger, en Allemagne surtout, où Paganini passait pour être d'une sordide avarice, on prétendait que l'illustre violoniste simulait de ne pas comprendre l'allemand afin de se soustraire aux importunités des domestiques, qui l'obsédaient de demandes d'argent avant et après ses concerts. C'est encore là une invention des feuilles allemandes. — De préférence il recherchait les personnes qui parlaient l'italien. Lorsqu'il avait le bonheur de rencontrer des gens qui ne faisaient point spéculation de leurs visites, il se livrait par moment à une gaieté folle, sa parole roulait rapidement, il était heureux dans ces heures de verbiage de pouvoir raconter, sans retenue et avec de grands éclats de rire, de petites histoires singulières. Ainsi nous lui avons entendu répéter, plusieurs fois une anecdote assez connue, mais qui, dans la bouche de Paganini, avait un cachet tout particulier.

« J'étais un jour dans les rues de Vienne, disait-il, un soir que le tonnerre grondait dans le ciel et que la pluie frappait les fenêtres; je sortais de mon hôtel et je marchais lentement, sans but, regardant ces bonnes têtes d'Autrichiens, blondes et carrées, lorsque la pluie et l'orage me surprirent tout à coup dans un faubourg. J'étais seul, ce qui m'arrivait rarement. Pour retourner chez moi il aurait fallu faire une demi-lieue de chemin au moins: je n'avais qu'un moyen, c'était de prendre une voiture. J'arrêtai successivement trois gondoles; mais les conducteurs ne comprenant pas la langue que je parlais, continuaient leur course et refusaient de m'ouvrir les portières de leurs voitures. Une quatrième gondole vint à passer; la pluie tombait fortement, il faisait un temps affreux. Cette fois le cocher m'avait compris; il était Italien, véritablement Italien. En montant, je voulus faire prix avec lui; mais sur cette question que je lui posai:

— Combien prendrez-vous pour me ramener à mon hôtel?
 — Cinq florins, me répondit-il, le prix d'un billet d'entrée pour les concerts Paganini.

— Coquin que tu es, lui répondis-je, comment oses-tu exiger cinq florins pour une si petite course? Paganini joue sur une seule corde; mais toi peux-tu faire marcher ta voiture avec une seule roue?

— Eh, monsieur! il n'est pas aussi difficile qu'on le prétend de jouer sur une seule corde; je suis musicien, et aujourd'hui j'ai doublé le prix de mes courses pour aller entendre ce monsieur que l'on appelle Paganini.

« Je ne marchandai plus. Le cocher me conduisit avec conscience. J'avais mis plus d'une demi-heure pour venir à pied dans le faubourg, en moins de dix minutes j'arrivai devant la porte de mon hôtel. Je sortis cinq florins de ma bourse et un billet de mon portefeuille:

— Tiens, voilà la somme que tu m'as demandée, dis-je au cocher, et de plus un billet pour aller entendre ce monsieur Paganini dans un concert qu'il doit donner demain à la Salle philharmonique.

En effet, le lendemain, à huit heures du soir, la foule se pressait aux portes de la salle; où je devais me faire entendre. Je venais d'entrer, lorsqu'un commissaire vint m'appeler en me disant: Il y a à la porte un homme en jaquette, assez malproprement vêtu, qui veut entrer à toute force. Je suivis le commissaire. C'était le cocher de la veille, qui, usant du droit que je lui avais donné, voulait s'introduire avec son billet. Il criait qu'on

lui avait fait cadeau de sa place, et qu'on ne pouvait lui refuser l'entrée du concert. Je fis lever la consigne, et malgré sa jaquette, ses gros souliers mal cirés, je fis entrer mon homme, pensant qu'il se perdrait dans la foule. A mon grand étonnement, dès que je me présentai sur l'estrade, j'aperçus devant moi le cocher, qui produisit une très-grande sensation par le contraste qu'offraient ses vêtements et sa figure avec les jolis minois et les riches parures des dames placées aux premières galeries. Chacun de mes morceaux fut applaudi avec entraînement; j'obtins un très-grand succès, mais l'homme à la jaquette avait au moins autant de succès que moi. Il battait des mains et criait au milieu d'un morceau, lorsque tout le monde était silencieux. Ses gestes, ses cris, ses applaudissements, qui tenaient du délire, le faisaient remarquer autant que sa mise, qui était des plus burlesques.

La soirée se termina, et, grâce au ciel, ce fut sans aucun accident. Le lendemain, à mon lever, on m'annonça qu'un homme demandait à me parler, il ne voulait pas se nommer, et, comme je tardais trop à répondre, je vis arriver le même individu qui avait excité tant d'hilarité à mon concert. Mon premier mouvement fut de le faire jeter par les escaliers; pourtant il avait un air si humble, que je n'en eus pas le courage.

— Diavolo! que voulez-vous?
 — Excellence, me répondit-il, je viens vous demander un service, un grand service... Je suis père de quatre enfants, je suis pauvre, je suis votre compatriote; vous êtes riche, vous avez une réputation sans égale; si vous le voulez, vous pouvez faire ma fortune:

— Que veux-tu dire?
 — Eh bien, autorisez-moi à écrire en gros caractères derrière ma voiture ces deux mots: *Cabriolet de Paganini!*

— Va-t'en au diable!... Mets ce que tu voudras.
 « Cet homme n'était ni fou ni imbécile. En quelques mois il fut connu à Vienne beaucoup plus que je ne l'étais moi-même. Avec cette inscription, que je ne lui avais pas défendu de prendre, il fit une fortune considérable. Deux ans après je retournai à Vienne, le cocher avait acheté l'hôtel où j'étais descendu avec le produit de ses courses. En deux ans sa fortune s'était élevée à cent mille francs, et il avait revendu le cabriolet cinquante mille francs à un riche lord anglais.

Voici une autre anecdote qui nous a été racontée par Paganini.
 — Il se trouvait à Berlin dans une réunion où un jeune musicien, fort prétentieux, cherchait à briller, ou plutôt à faire briller le talent qu'il n'avait pas. Cet artiste présomptueux exécuta plusieurs solos sans produire une grande sensation. Les auditeurs connaissaient Paganini; le jeune violoniste seul ne le connaissait pas. Prié instamment de donner aussi un échantillon de son talent, et non sans avoir fait quelques façons, Paganini joua plusieurs variations d'une manière si pitoyable, que toute la société éclata de rire. Le violoniste ou herbe ne manqua pas de faire chorus avec le public, et exécuta un nouveau morceau avec une affectation de supériorité incroyable. Paganini lui cria à haute voix: *Bravissimo!* Puis il reprit le violon et joua cette fois à la Paganini, de telle façon que l'auditoire resta pétrifié. Le malheureux musicien fut stupéfait, quitta la société sans remercier son maître de la leçon qu'il venait de recevoir, et garda une haine implacable à la famille chez laquelle s'était passée cette scène amusante. Il faudrait consacrer un volume tout entier aux historiettes qui s'entremêlent à la carrière artistique de Paganini. Sa vie est un véritable recueil de faits bizarres, d'anecdotes divertissantes. Nous allons le suivre maintenant à Paris et à Londres, dans les concerts et dans les grands cercles, où nous le retrouverons avec son humeur étrange et son caractère excentrique.

La suite à un autre numéro.

« Un bon livre est le meilleur des amis. Vous vous entretenez agréablement avec lui lorsque vous n'avez pas un ami à qui vous puissiez vous fier. Il ne révèle pas vos secrets, et il vous enseigne la sagesse.

UN PEU DE TOUT.

— Nous apprenons, dit le *Canadien* de vendredi dernier, que le musée numismatique de l'Université Laval vient d'être augmenté considérablement par le don de 500 médailles et pièces de monnaie très précieuses du à la générosité de Madame Frémont. Cette précieuse collection était le fruit des épargnes de son fils, jeune homme de 18 ans, plein d'avenir, et que la mort vient d'enlever de ce monde. Parmi les pièces de monnaie il y en a qui ont 2000 ans d'antiquité.

— Un musicien cherchait un prétexte honnête pour déménager, et son propriétaire, qui s'en doutait, faisait réparer la maison, exhausser le plancher, &c., espérant ainsi retenir le locataire désaffectionné. — Monsieur, lui dit un jour ce dernier, je quitte votre maison; ma profession ne me permet plus d'y demeurer depuis qu'on y a haussé le sol.

* Dites-moi pourquoi Rachel eût dû aller de préférence à l'opéra ?

— Parce que nulle n'était plus propre qu'elle pour remplir le rôle de *la Juive*.

LIBRE ARBITRE.

La conscience de la liberté est la liberté même, et celui qui sent qu'en faisant une chose il pourrait en faire une autre est tellement libre de la faire qu'on n'oserait parier contre lui qu'il ne la fera pas. — Mais, dira-t-on, le pari même deviendra un motif déterminant auquel il cédera par force. — Oui, s'il tient à gagner; que diriez-vous pourtant s'il aimait mieux perdre ?

* On disait autrefois argent fin, fin argent, ou tout simplement du fin, pour dire bon argent, d'où nous est venu le mot de finance, financier.

* Le français se prend quelquefois pour la langue française. Le français fut la seule langue étrangère que le maréchal de Saxe voulut apprendre dans son enfance. Charles-Quint disait qu'il avait appris l'italien pour parler au pape, l'espagnol pour parler à sa mère, l'anglais pour parler à sa tante, l'allemand pour parler à ses amis, et le français pour se parler à lui-même.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE & CARTES D'AFFAIRES, ETC.

P. V. BARIL Artiste - Mouleur 3½, rue Campeau.	Mademoiselle CUSSON Ecole de Demoiselles. (On y enseigne la Musique) N° 128, rue Ste. Marie.	JULIUS WERNER Professeur de Piano N° 18, rue Radegonde.	Madame PENNY Enseigne le Piano N° 24, rue Ste. Angèle QUÉBEC.
BEER & SCHIRMER Importateurs de musique Européenne 701, Broadway. New-York.	Mademoiselle D. DEROME enseigne le Piano, N° 129 Rue St. Catherine.	A. DESSANE Professeur de Musique QUÉBEC.	W. A. POND & C ^o Éditeurs de musique 547, Broadway. New-York.
FRANÇOIS BENOIT Direct. des Montagnards Canadiens N° 12, rue Amherst.	J. L. DEMERS Artiste-Photographe N° 123, rue Dorchester.	LAURENT & LAFORCE Imp. de Pianos et d'Harmoniums N° 131, rue Notre-Dame.	MOISE SAUCIER Professeur de Piano N° 46, rue Sanguinet.
BOUCHER & MANSEAU Importateurs et éditeurs de musique Européenne et Américaine N° 131, rue Notre-Dame.	H. GAUTHIER Professeur de Flûte, Violon, etc. N° 72, rue Dorchester.	Mademoiselle LARIVIÈRE Ecole de Demoiselles (On y enseigne la Musique) N° 78, rue St. Maurice.	GUST. SCHILLING, M. D. Conservatoire de Musique N° 18, rue Radegonde.
NAPOLÉON BOURASSA Atelier de Peinture N° 11, rue St. Simon.	R. HENDERY Bijoutier, Orfèvre-Artiste N° 154, rue Craig.	PAUL LETONDAL del'Inst ^o . Imp ^o . des Jeunes Aveugles de Paris Professeur de Piano N° 223, rue Lagauchetière.	GUSTAVE SMITH Professeur de Piano au Sacré-Cœur.
V. BOURGEOU Architecte coin des rues Dorchester et des Allemands.	J. B ^o LABELLE Direct. de la Soc. Philharm. Canadi ^o . Professeur de Piano N° 193, rue St. Antoine.	A. LEVESQUE Architecte N° 28, Petite rue St. Jacques.	F. Herbert TORRINGTON Professeur d'Orgue de Piano et de Violon 10, rue Balmoral.
Jean BRAUNEIS Professeur de Harpe et de Piano N° 18, rue Ste. Elizabeth.	Ed. LACROIX Professeur de Piano Rue Latour.	MITCHEL & FORTÉ Facteurs d'Orgues réparent et accordent ces instruments N° 159, rue Bonaventure.	O. TOURANGEAU Professeur de Piano Ste Anne de la Pocatière
CHARLES CATELLI Artiste-Statuaire N° 35, rue Notre-Dame.	Jean LAUKOTA (Fabricant de Pianos.) Accorde et répare les instruments chez Laurent et Laforce.	ROBERT MORGAN Importateur et éditeur de musique Européenne et Américaine N° 27, rue St. Jean QUÉBEC.	Mademoiselle VINCELETTE enseigne le Piano N° 128, rue Lagauchetière.
J. P. CRAIG Fabricant de Pianos N° 82, rue St. Laurent.	Monsieur YOUNANS Professeur de Chant N° 49, rue St. Antoine.	OVIDE PARADIS Facteur d'Orgues St Michel d'Yamaska.	SAMUEL R. WARREN Facteur d'Orgues N° 18, rue St. Joseph
ANATOLE PARTHENAIS Artiste-Sculpteur Village de L-Industrie.			

— Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction des Beaux-Arts informe respectueusement MM. les curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres, ou de Directeurs de chœurs. — MM. Boucher et Manseau se chargent aussi de recommander des professeurs de musique habiles, aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

CHŒUR DE SOLDATS

DE LA

CANTATE

COMPOSÉE

POUR L'ARRIVÉE DU PRINCE DE GALLES

EN CANADA

PAR

C. W. SABATIER.

MONTREAL, CHEZ BOUCHER & MANSEAU.

CANTATE

POUR L'ARRIVÉE DU PRINCE DE GALLES EN CANADA.

Paroles de M^r ÉD. SEMPÉ.

(Chœur de Soldats.)

Musique de C. W. SABATIER.

CHANT.

1^{re} T.
2^e T.

Clai - rons des ba - tail - les

1^{re} B.
2^e B.

Clai - rons des ba - tail - les

Tempo
di marcia.

ADM. CANADA

par vos gais ac-cords Près de nos mu - rail - les é - veil - lez nos morts; Clai - rons des ba -

par vos gais ac-cords Près de nos mu - rail - les é - veil - lez nos morts; Clai - rons des ba -

tail - les par vos guis ac - cords Près de nos mu - rail - les é - veil - lez nos morts; Clai - rons des ba -

tail - les par vos guis ac - cords Près de nos mu - rail - les é - veil - lez nos morts; Clai - rons des ba -

tail - les par vos guis ac - cords Près de nos mu - rail - les é - veil lez nos morts. Or -

tail - les par vos guis ac - cords Près de nos mu - rail - les é - veil lez nos morts. Or -

nous de guir - lan - des nos cour - siers fré - mis - sants, Dra - peau de nos - ban -

nous de guir - lan - des nos cour - siers fré - mis - sants, Dra - peau de nos - ban -

1a. 2a.

des fré-mis - sez fré-mis - sez fré-mis - sez au vent, vent. Que nos voix ré -

1a. 2a.

des fré-mis - sez fré-mis - sez fré-mis - sez au vent, vent. Que nos voix ré -

1a. 2a.

son - nent sous vos no - bles plis Et qu'au loin fris - son - nent fiers en - ne - mis, Que nos voix ré -

1a. 2a.

son - nent sous vos no - bles plis Et qu'au loin fris - son - nent fiers en - ne - mis, Que nos voix ré -

D. C. S.

son - nent sous vos no - bles plis Et qu'au loin fris - son - nent nos fiers en - ne - mis.

D. C. S.

son - nent sous vos no - bles plis Et qu'au loin fris - son - nent nos fiers en - ne - mis.